

BUREAUX: RUE NAIN, 4

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

Remises de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 47, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 41, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 42, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 29, 4 58, 5 38, 7 17, 8 18, 10 11, 11 3 Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 15. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 38, 9 40, 11 21, 12 15, 1 55, 3 31, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 01. Mouscron à Lille, 6 52, 9 22, 11 20, 11 57, 3 13, 4 47, 5 49, 7 02, 9 0

DIMANCHES ET FÊTES: Tourcoing à Mouscron, 7 26 soir; Mouscron à Tourcoing, 8 01 soir

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 4; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grand-Caussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PANDON et Fils, 26, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelle

ROUBAIX, 4 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

L'interdiction de vente sur la voie publique du *Siècle* et du *XIX^e Siècle* produit une sensation d'autant plus vive dans la presse, qu'une note publiée par l'Agence Havas ne laisse désormais aucun doute sur la ferme intention du gouvernement de ne souffrir ni insultes, ni menaces, de quelque côté qu'elles viennent.

La République française s'écrit à ce propos: Qui donc prétend menacer le gouvernement de la République avec autorité? Ce qui indique que, d'après M. Gambetta, le gouvernement ne devrait sévir que lorsque les menaces ont une portée sérieuse.

Le *Siècle* proteste de son innocence. Il explique que les expressions qui ont motivé la mesure prise contre lui s'adressaient non pas au gouvernement, mais à la coalition Orléano-Bonaparte, et qu'en somme il approuve très-nettement la suspension du maire de Cormeilles. Comme il a écrit une lettre dans ce sens à tous ses confrères de Paris, il ne serait pas impossible que la mesure dont il a été l'objet soit rapportée.

Un de nos correspondants nous garantit l'exactitude de la nouvelle que le Pape Pie IX aurait écrit une lettre au maréchal de Mac-Mahon au sujet du rappel de l'Orléano.

Cette lettre serait conçue dans les termes les plus conciliants et les plus sympathiques.

Le Souverain Pontife y rend pleine justice aux efforts que la France a faits en sa faveur et tient compte des nécessités politiques auxquelles elle est obligée de céder.

Il faut rapprocher cette lettre des articles publiés dernièrement par le *Journal de Florence* et la *Civita cattolica* qui sont, dit-on, inspirés par le Vatican, pour comprendre que le Saint-Père, avec cette haute sagesse et cette extrême indulgence qui le caractérisent, verrait avec regret une question qui le concerne devenir pour notre pays l'origine de complications diplomatiques des plus graves et peut être même d'un conflit.

Nous comprenons ces sentiments qui ne font que redoubler notre respect et notre vénération pour la personne sacrée du Souverain Pontife, mais nous regrettons profondément qu'ils aient trouvé l'occasion de se manifester.

Les journaux belges annoncent que l'ex-maréchal Bazaine remplit en ce moment les formalités nécessaires pour se faire naturaliser Espagnol; ils ajoutent que l'on ne peut occuper un grade dans l'armée régulière d'Espagne sans être indigène ou naturalisé; ils en concluent que l'ancien commandant en chef de l'armée du Rhin doit prochainement se rendre près du maréchal Serrano, et diriger les opérations contre les carlistes.

Ce qui donnerait quelque vraisemblance à cette nouvelle, c'est l'interview mystérieuse qui a eu lieu à la prison de l'île de Sainte-Marguerite entre l'ex-maréchal et une dame qui a été reconnue plus tard pour la duchesse de la Torre, c'est-à-dire, à moins d'une similitude de nom et de titre bizarre, la propre femme du maréchal Serrano.

La Presse annonce que M. Raynaud, maire de Nice, a l'intention de se porter candidat aux prochaines élections des Alpes-Maritimes. M. Raynaud se déclarerait franchement septennaliste et tout disposé à voter l'organisation des pouvoirs du maréchal.

D'après le même journal, MM. Scillière et Malherbe ne se porteraient pas candidats à l'élection législative qui aura lieu bientôt dans le département de l'Oise et la lutte électorale se trouverait ainsi concentrée entre M. le duc de Mouchy, candidat conservateur, et M. Roussel, candidat radical.

Le Pays annonce que la circulaire de M. de Padoue, candidat bonapartiste dans Seine-et-Oise, sera lancée lundi prochain.

Une dépêche apprend au Temps que la lutte électorale entre le prince Jérôme et le prince Charles Bonaparte est très-vive, et qu'il y a eu des deux côtés quelques manifestations tumultueuses.

Le Syndic de Milan a rendu visite à M. Thiers et lui a offert ses services. M. Thiers l'a remercié. Il l'a félicité, nous disent les dépêches, des immenses progrès faits par l'Italie. Il a exprimé l'espoir que les sympathies de l'Italie continueraient à être en faveur de la France: des relations amicales entre les deux pays sont nécessaires à l'intérêt européen. Il a exprimé sa grande satisfaction de sa visite au Roi dont il a loué la haute intelligence. Il a parlé longuement de la France et a conclu en disant que la République conservatrice est le seul gouvernement qui pourrait lui donner le plus grand succès durable.

L'impératrice de Russie partira de Livadia (Crimée) pour l'Angleterre le 10 octobre. L'empereur, qui est en villégiature avec elle, l'accompagnera jusqu'à la frontière gallicienne et rentrera ensuite à Saint-Petersbourg. On croit que l'impératrice viendra s'embarquer à Calais, au lieu d'Ostende, afin de profiter de la plus courte traversée entre le Continent et l'Angleterre.

Nous trouvons dans l'Univers une dépêche ainsi conçue:

Rome, 2 octobre, 8 h. 45 soir. — Le Pape a répondu à la lettre du maréchal de Mac-Mahon concernant le rappel de l'Orléano. Ce matin, entouré de cardinaux, Sa Sainteté a reçu la jeunesse catholique dont Elle a entendu la lecture d'une belle adresse. Pie IX a répondu par un admirable discours. S. Em. le cardinal de Bonnechose a à son audience de congé et partira demain.

Le Monde a reçu de Rome une dépêche portant qu'hier, à l'occasion de l'anniversaire du plébiscite romain de 1870, le pape a donné audience aux membres du conseil de St-Pierre, qui étaient au nombre de 200. Le Saint-Père les a exhortés à combattre la Révolution sous toutes ses formes multiples et semblables aux phases successives

de la tempête, car toutes ces formes aboutissent à la destruction.

Pendant que Pie IX parlait, un orage a éclaté sur la ville et ses paroles y font allusion. « Opposons à tous les révolutionnaires, a-t-il dit, une foi vaillante et publique, comme cet aveugle-né dont parla l'Evangile, qui alla à la rencontre de N. S. J. C., s'agenouilla devant Lui et l'adora publiquement. Qui procedens adoravit eum!

Le maréchal de Mac-Mahon a dû partir ce matin pour son château de La Forêt.

Le ministre de l'Agriculture et du Commerce vient d'entreprendre la révision générale de la statistique agricole. Dans ce but, M. Grivart a invité tous les préfets à fournir, pour chaque département, des renseignements sur l'étendue des terres laissées en friche ou consacrées à la culture des céréales, des plantes fourragères, des prairies artificielles ou naturelles, de la vigne, du chanvre, du lin, des légumes, etc. Les rapports, qui devront être dressés en forme de tableaux, feront également connaître le volume ou le poids des divers produits du sol de telle sorte qu'une fois le travail d'ensemble du ministère achevé, il sera possible de trouver là des renseignements d'une exactitude pour ainsi dire mathématique.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Le journal des Débats, le jour où le dernier discours de M. Thiers a été prononcé, a dit:

« Est-ce un hasard heureux qui a amené M. Thiers à Vizille pour y prononcer le discours que nous avons publié? Non, c'est la fidélité de la famille Périer et ses traditions de 1788; c'est à Vizille que la révolution française a commencé. C'est à Vizille que s'est annoncé Barnave, c'est là qu'a été réclamée la double représentation du Tiers à l'Assemblée Constituante. Et c'était enfin le chef de la famille Périer qui offrait aux Etats quelque peu en insurrection l'hospitalité et d'un asile. »

A cette propagande des révolutionnaires, incorrigibles, il faut opposer le langage que tient le Journal de Florence:

« La France a écarté la main royale qui pouvait la relever, et elle ne possède pas un seul homme d'autorité, un seul ca-

pitaine à vastes conceptions, qui puisse agir même diplomatiquement en Europe et créer un système d'alliances ou de résistances. Elle a pour chef du Pouvoir exécutif un honnête homme, un soldat se tenant à son poste, — pour sept ans, — comme un fonctionnaire qui observe scrupuleusement sa consigne. Malheureusement, le maréchal n'est pas un roi; il n'a pas même d'ambitions: il est honnête, esclave du mot d'ordre. C'est sublime, si l'on veut, mais cela ne conduit à rien et n'évite rien, qu'une nouvelle explosion de la Commune. »

La France n'a pas même de grands diplomates; l'école en est perdue partout d'abord, puis à quoi servent les habiletés diplomatiques si elles ne sont pas inspirées par un génie?

Et partout ce serait le moment pour l'Europe d'aviser à sa sûreté.

Le gouvernement français a commandé à la société Wartley-Richard, de Birmingham, cent millions de cartouches métalliques pour le fusil Mauser.

Il n'est pas exact, comme une dépêche de Vienne l'annonce, que M. le comte de Chambord et madame la comtesse de Chambord se rendent en France.

M. le duc de Parme vient d'arriver à Paris où il doit passer quelques jours.

Des journaux prétendent que le grand-duc Constantin est de retour de Biarritz à Paris; c'est encore une nouvelle inexacte.

La 1^{re} livraison de l'ouvrage du grand état-major général prussien sur la guerre de 1870-71 vient, comme on sait, de paraître à Berlin. Nous en extrayons le passage suivant qui résume des considérations générales touchant les batailles qui ont été livrées autour de Metz:

« Les batailles du 14, du 16 et du 18 août représentent, en réalité, par le lien qui les unit et par leurs conséquences, la préparation, le commencement et l'accomplissement d'une seule grande action à la suite de laquelle la principale armée de la France a été enfermée dans un cercle de fer qu'elle n'a pu ouvrir qu'en déposant les armes. L'enchaînement intime des différents épisodes et le résultat des trois journées de combat ne pouvaient, il est vrai, ni être prémedités, ni être envisagés dans leur ensemble à chaque moment de la lutte; toutefois, les chefs de l'armée allemande, commettant de fréquentes erreurs par suite de l'incertitude dans laquelle ils se trouvaient touchant les intentions de l'adversaire, ont fait des efforts énergiques et continuels pour profiter aussi bien et aussi vite que possible de toutes les circonstances et pour dicter en tout temps les lois de l'action au lieu de se les laisser imposer. Lorsqu'on examine les conditions stratégiques dans lesquelles ont eu lieu ces batailles, on remarque tout d'abord que cette lutte de trois jours n'a eu lieu et n'était possible que parce que la nature et l'art avaient créé un camp retranché autour de Metz. Les phénomènes caractéristiques de Werth et de Spicheren se reproduisent, du reste, dans des proportions encore plus grandes dans les trois batailles livrées près de Metz. »

« Les deux premières, qui, par leur disposition primitive comme par la marche qu'elles ont suivie, échappent plus ou moins

à la direction des généraux en chef, prouvent d'une façon éloquentes l'esprit résolu et l'initiative qui régnaient dans tous les grades de l'armée allemande. Les intentions des commandants en chef de l'armée, ne sont indiquées, le plus souvent, que d'une manière générale aux chefs d'un grade inférieur. »

Mais malgré cette connaissance imparfaite du but poursuivi et sous l'empire des suppositions inexactes que cette incertitude leur pouvait inspirer, les généraux allemands n'ont pas hésité un seul moment à mettre leurs propres forces et leur responsabilité en jeu pour accomplir ce qui était le plus sage à leur point de vue. Il va sans dire que le succès de ces actions indépendantes, vu la nature des choses et de la guerre en général, dépend essentiellement de la conduite de l'adversaire; aussi y a-t-il vu, le 14, comme le 16 août, des moments où les chefs de l'armée française auraient pu obtenir de nombreux avantages s'ils eussent agi avec énergie et unité et avec une connaissance parfaite de la situation, et il en a été de même, le 18, dans les cas où des combats particuliers se sont, pour ainsi dire, détachés de l'ensemble de l'action. »

« On a constaté de nouveau dans cette circonstance que ces entreprises indépendantes n'ont que très rarement un résultat décisif, et qu'au contraire on ne peut leur attribuer le plus souvent qu'un succès partiel; mais pourvu que ces actions séparées ne soient entreprises que dans le sens des intentions du général en chef, ou fera bien de ne pas renoncer à cet élément de bravoure, qui ne produit pas, il est vrai, les grands succès par lui-même, mais qui les prépare cependant dans la lutte de trois jours qui a eu lieu autour de Metz, ce n'est que le troisième jour qu'on a pu dans une bataille dont le plan avait été prémédité, recueillir les fruits des deux journées précédentes; mais il a fallu pour cela que les chefs et les soldats de l'armée allemande fissent les plus grands efforts et montrasent le plus grand dévouement, ayant contre eux une armée comme celle de la France impériale. »

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Des négociations ont eu lieu récemment entre les cabinets anglais et français, au sujet de l'application de la surtaxe dite d'entrepôt qui, d'après les traités de commerce, est prélevée à l'importation en France des marchandises sujettes aux droits de douane lorsqu'elles arrivent de tout autre pays que de celui de production. Le gouvernement anglais demandait que cette surtaxe ne fût plus appliquée dans le cas où les marchandises, venant du pays de production, ont passé par un port anglais, non pas pour y être débarquées mais seulement pour être transbordées sur un navire à destination de la France.

Ces pourparlers n'ont pas abouti. Le gouvernement français n'a pas voulu renoncer à la surtaxe d'entrepôt dans le cas de simple transbordement. Il considère cette opération comme changeant la nature du voyage qui cesse par là d'être direct. La surtaxe d'entrepôt ayant pour but de favoriser les relations directes des ports français avec les pays producteurs lointains, ce but serait manqué si les marchandises pouvaient être transbordées dans les ports anglais et importés en France par les caboteurs anglais aux mêmes conditions que par navire venant directement du lieu de production.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 5 OCTOBRE 1874.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN. (Suite.) XXIX

Gilbert m'avait demandé à quelle heure il pourrait me trouver et je l'attendis à celle que je lui avais donnée. Je l'attendis avec joie et sans aucun embarras autre que celui dont je viens de parler, et qui tenait seulement au souvenir de la soirée de la veille. Il vint exactement, et, lorsqu'il m'eût regardée et que nous eûmes échangé quelques paroles, je m'aperçus bientôt qu'il redevenait le même qu'autrefois: cela me raccommoda un peu avec moi-même. Nous parlâmes de Paris, de l'hôtel de Kergy, de mille autres choses encore, et, comme alors, sa conversation me rendit attentive, m'enleva au souvenir de mes peines et réveilla dans mon esprit, sur une foule de sujets, un intérêt étranger à moi-même et à celui qui me parlait.

Au moment de me quitter, il me dit en souriant, avec quelque retour de l'ironie de la veille:

— J'imagine, madame, que, du moins tant que durera le carnaval, on ne peut plus se flatter de vous rencontrer chez vous?

— Détrompez-vous, me hâta-t-il de

lui répondre en rougissant. Quoi que vous ayez pu en penser hier, je n'aime pas la danse; je vais très-rarement seule au bal, et il est certain que je n'y retournerai pas cette année. En tout, la soirée d'hier était pour moi une exception.

— En vérité? Me trouverez-vous trop hardi si je vous avoue que ce que vous me dites me fait plaisir?

Il me dit ces mots d'un ton si franc et si naturel qu'ils me mirent à l'aise, et que je lui dis en riant:

— Vous aimiez mieux ma première manière? Eh bien, monsieur de Kergy, je trouve que vous avez raison, et, laissez-moi vous en assurer, c'est celle-là qui est la vraie.

Lorsqu'il me quitta, je lui dis à revoir, et depuis ce jour il ne s'en était plus, en effet, passé un seul mot où nous ne nous fussions revus. Mon habitude était, lorsque aucun engagement ne m'obligeait à sortir, de passer chez moi la soirée et d'y recevoir toujours un cercle, plus ou moins nombreux, d'amis qui avaient pris ainsi l'habitude de se réunir dans mon salon. Ces soirées n'étaient point interrompues pendant les absences de Lorenzo, seulement alors le nombre de ceux qui composaient ce petit cercle était plus restreint. Stella, comme de raison, n'y manquait jamais: les autres habitués étaient ceux de nos amis qui, même pendant le carnaval, préféraient les réunions intimes au grand monde, aussi bien que quelques-uns des étrangers qui habitaient ou

traversaient Naples.

Au premier étage, à droite ou à gauche, deux longues terrasses latérales allaient rejoindre une troisième terrasse, plus vaste que les autres, qui occupait la largeur entière de la façade de notre maison. Cette terrasse surmontait un portique grec dont les colonnes entouraient une petite cour carrée, de forme pompéienne, sur laquelle donnaient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, et (sauf l'atelier de Lorenzo, qui s'y trouvait) toute cette partie de la maison était réservée pour les grandes fêtes, tandis que le premier étage était consacré aux réunions intimes.

Nous nous tenions donc habituellement en haut, dans un salon qui donnait sur l'une des deux terrasses latérales, et, à dater du jour dont je parle, Gilbert fit régulièrement partie de la petite coterie qui s'y réunissait chaque soir. Son influence se fit promptement sentir, et il me fut encore une fois permis de dire, comme naguère à Paris, que l'atmosphère se transformait autour de moi, et, encore plus qu'alors, cette transformation me sembla bienfaisante. Cette influence de Gilbert, tous les soirs sentaient plus ou moins, car il possédait le noble don d'élever l'esprit des autres au-dessus de leur niveau ordinaire et de leur communiquer l'intérêt qu'il ressentait pour les choses dont il parlait. Ce n'était point qu'il cherchât à mettre en avant les sujets dont il avait fait une étude spéciale, ni à émettre de ces opinions ou de ces

théories qui surprennent d'abord, et fatiguent ensuite si fort l'esprit de ceux à qui on veut les imposer. Tout semblait, au contraire, l'intéresser, tout, hormis ce qui était vil, pervers ou absolument futile. Mais les sujets de cette sorte disparaissaient plutôt qu'ils n'étaient évités à dessein dans une conversation enjouée, naturelle, toujours élevée sans effort, et attrayante pour tous, bien que différente de celle de tout le monde.

On eût bien vite découvert que cet habitué ajoutait singulièrement au charme de nos réunions quotidiennes, et que jamais l'invasion annuelle des étrangers ne nous avait été aussi favorable. Stella, seule, devenait parfois pensive en l'écoutant, et un jour elle me dit qu'elle n'avait jamais vu l'homme qui ressemblait à M. de Kergy. Quant à moi, je sentais le bien-être que sa présence faisait régner autour de moi, et j'acceptais, sans l'analyser, cette jouissance, qui venait si à propos me distraire du présent et renouvelait en même temps une impression du passé qui me semblait avoir été la meilleure de ma vie.

Le violent ressentiment qui gonflait mon cœur chaque fois que je pensais à l'absence de Lorenzo et à ce qui la motivait ne cessait pas néanmoins de se faire sentir. Je comparais avec amertume le monde de trahison et de perfidie qu'il m'avait obligé à connaître, avec celui auquel appartenait Gilbert. Je me souvenais de mes espérances passées et de ma déception désormais

irréparable, et ces pensées étaient jusqu'alors pour moi le seul danger des jours dont je parle.

Cependant le carnaval était achevé, et personne ne s'était étonné que Lorenzo eût voulu y ajouter de plus le carnaval de Milan. Personne même ne semblait trouver extraordinaire qu'il eût accompagné jusque-là une belle dame qui s'y rendait sans escorte.

Naples, je l'ai dit, n'était point un lieu où les médisances fussent promptement accueillies; personne n'y était même très-attentif aux faits et gestes d'autrui. On faisait, en portant sa main à son menton, un geste qui signifie qu'une chose ne vous regarde pas ou vous importe peu, plutôt que de se livrer aux conjectures et aux amplifications habituelles ailleurs. Mais cette charitable indifférence, qui ne tenait pas précisément à l'amour du prochain, allait parfois, il faut l'avouer, jusqu'à ne se scandaliser de rien.

Je m'aperçus donc bientôt que la véritable cause de l'absence de Lorenzo était à peu près connue de tout le monde; mais je vis, en même temps, que si sa conduite inspirait pour moi un intérêt et une compassion qui blessaient mon orgueil, elle n'excitait nullement contre lui l'indignation qui m'eût du moins quelque peu vengée de lui.

Mario, seul, avait l'air grave et soucieux; mais Lando, qui n'avait pas été lent à reconnaître la situation dans sa vérité, s'était borné à quelques réflexions comme il savait en faire, et qui eussent

